

## **LAISSEZ-MOI ENTRER.**

Il était arrivé à la gare à treize heures sans réellement savoir quand il aurait un train pour sa destination. Pour lui la notion de temps et d'attente n'avait plus beaucoup de sens. Etre là, cinq minutes avant l'horaire ou deux heures ne changeait rien au cours du temps pour ce qui le concernait. Mais il savait qu'il n'aurait plus longtemps à attendre avant de monter dans un train.

Depuis son départ vendredi, il ne s'était pas rendu compte qu'un climat de plus en plus glacial s'était installé. Pourtant, chaque jour, il s'était vêtu plus chaudement. Il était un peu étourdi par ces deux jours. Les événements l'avaient enivré et anesthésié à la fois.

Il avait perçu trop de choses et n'avait plus toute sa tête. Il avait encore trop l'impression de sortir difficilement d'un sommeil trop lourd et de se mouvoir dans un monde infernal, trépidant, menteur, hypocrite. Il n'était pas dans la mesure, ni dans le rythme, beaucoup de choses le dépassaient, comme courir. A quoi bon ! Il arriverait à l'heure sans se presser, il le savait. Mais il ne savait pas pourquoi il décelait une fièvre que non seulement lui-même était incapable d'avoir, mais pire, il n'en comprenait plus l'utilité. Car dans bien des cas, elle était vaine, c'était évident. Il ressentait toujours cette impression floue de flotter hors du temps, comme un enfant seul contemplant l'activité de tous ces géants qui ne le voyaient pas. Il n'était pas dans la même dimension.

Un bruit de plus en plus fort le fit revenir à la réalité. C'était l'animation subite. Lui sa valise à la main n'avait toujours pas bougé. Quand il se décida à avancer vers la porte du wagon, il savait qu'il était le dernier à monter dans le train. Il savait que certains fulminaient contre lui comme s'il était une cause de retard et que le chef de gare n'attendait que son inertie pour faire signe au mécanicien de démarrer.

Il n'y avait pas foule dans ce train de province en ce week-end d'octobre. Il trouva une place dans le sens de la marche, au bord de la fenêtre comme quand enfant, il partait avec ses parents. En face de lui, une fille la trentaine banale, du genre petite boniche bien en chaire, avec une furieuse envie de vivre sur son sourire. A côté c'était certainement un étudiant timide qui n'arrêtait pas de remonter ses lunettes sur son nez, parce la tête baissée en faisant mine de contempler ses mains, il reluquait les cuisses de la fille. Celle-ci devait le sentir, mais cela la flattait plus que de devoir la gêner. Le freluquet aurait certainement

aimé se placer en face pour mieux voir, quoiqu'elles fussent largement ouvertes. Mais la peur d'avoir à affronter son regard l'en avait dissuadé. L'homme observait la scène, bien conscient mais toujours aussi absent, comme un spectateur devant un programme de télévision qu'il avait déjà vu. Il avait la sensation d'être impuissant, de ne pas pouvoir changer le cours des événements qui lui paraissait inéluctable. Il ne se passait pas grand-chose en fait. Rien n'avait été dit ou fait. Le jeune homme chargeait l'air du compartiment d'une atmosphère de concupiscence. Cela, bien des gens auraient pu le deviner. Mais lui savait déjà que la fille le désirait, qu'elle allait le provoquer très fort et avait l'intention de lui céder avant ce soir. Dans le monde étroit de ce compartiment, les sentiments de ces deux êtres le pénétraient comme une musique chaude à l'oreille. C'était certainement un don, mais il l'avait aussi développé après une très longue période d'exercice. Il devait passer son temps à aiguiser ce sens qui remplaçait souvent pour lui une conversation. Personne maintenant ne pouvait lui mentir. Il respirait les sentiments des autres comme on déguste des mets inconnus qui se présentent à vous pour la première fois. La pleine conscience et le pouvoir de ce sens qu'il commençait à maîtriser, ne lui était pas encore venue.

Il ne saurait dire si c'était les années d'obligation et de restriction qui lui avait permis de se forger ce don ou bien si c'était devenu une nécessité pour vivre dans le contexte difficile qui était le sien. Toujours est-il que cela lui était devenu nécessaire pour survivre où il allait. Il avait perçu dans l'air le nom de la prochaine station, la sienne. La randonnée était presque terminée, encore dix minutes de marche et il serait rentré. Les sentiments des gens qu'il croisait dans la rue l'assaillaient comme un tohu-bohu insoutenable, à la limite de la douleur. La porte de sa destination s'ouvrait devant lui et se réjouissait d'y retourner. Décidemment les gens manifestaient trop de sentiments divers et contradictoires. Il ne pouvait supporter l'hypocrisie, la mesquinerie, la méchanceté et tous les autres mots qui résonnaient en lui comme des banderilles.

Le seul beau sentiment qu'il avait lu ces dernières années, c'était celui d'un homme qui errait dans les couloirs devant sa porte et qui avait pour lui une amitié sans complaisance ni intérêt. Tout ce que faisait cet homme pour lui était uniquement par sympathie et gentillesse. Ce n'était qu'une goutte d'eau dans un océan de tristesse, mais c'était un bienfait, une drogue que cette goutte devenue océan, lui prodiguait. Il ne pouvait plus ce passer de la beauté de cette âme qui euphorisait sa vie, c'était le chant des sirènes qu'il entendait. Comment pouvoir s'intéresser à autre chose ?

Il aurait pu tirer beaucoup de bénéfices de son pouvoir, peut être même prévoir l'avenir, subordonner les autres à ses propres exigences ou se faciliter la vie. Seulement voilà, il était ainsi fait, il ne ressentait pas l'envie d'en profiter. Il préférait encore la solitude de sa cellule, à la permission qui exacerbait par trop ses sens et lui faisait encore mal. La haine était le mal pour lequel il avait hérité de ce logement. Après ces cavalcades autorisées, il n'avait pas l'intention de se

soustraire à la justice des hommes. Il appréhendait même le jour de sa sortie. Il avait écopé d'une forte peine, car il n'avait pas pu justifier son crime devant le tribunal. Il avait tué un homme réputé paisible. Ce quidam, allait selon lui, perpétrer un massacre par un horrible attentat et tuer des centaines de personnes. Aucune preuve n'avait été trouvée. On ne pouvait pas laisser les hommes faire justice sur des prémonitions ou sur un délit de penser. La thèse avait été impossible à soutenir par son avocat.

Les hommes ne comprendront jamais rien à l'altruisme. Il restait là parce que le sentiment qu'il percevait et dominait tous les autres était ce qu'il trouvait de plus beau au monde et qu'il avait du mal à s'en détacher.

Etrange que le seul homme qui possédait ce pouvoir ne voulait plus l'utiliser. Alors que tant d'autres auraient donné leur âme au diable pour l'avoir.

Gilles Marie